

« Personne n'a le droit de nous dire ce que l'on doit écrire »

PRESSE L'Italienne Federica Angeli témoigne des difficultés du journalisme anti-mafia

► L'environnement dans lequel les journalistes exercent se dégrade dans le monde.

► Malte, Slovaquie, Turquie : les assassinats de journalistes s'enchaînent.

► L'Italienne Federica Angeli, menacée par la mafia, observe ce climat sans pour autant cesser son travail.

ENTRETIEN

Venue pour moins de 48 h à Bruxelles, Federica Angeli n'est pas facile à rencontrer. Pas de contact direct par téléphone, pas de photographie... Rendez-vous pris dans un lieu public. Pour cette journaliste menacée depuis cinq ans par le clan Spada, la mafia de la région romaine d'Ostie, les précautions à prendre sont extrêmes. Elle ne quitte pas son fils du regard. Lui aussi est menacé. Un membre de la Spada a fait explicitement porter les menaces de mort sur les enfants de la journaliste dans une vidéo mise en ligne sur internet il y a deux semaines. Après cinq ans d'escorte permanente, le regard que ce « chien de garde » porte sur sa profession est réaliste, mais elle garde la « foi ».

« Journaliste de terrain » : c'est ainsi que vous vous définissez. Vous êtes pourtant sous escorte permanente depuis cinq ans. Comment exercer ce métier, rencontrer ses sources et le protéger tout en étant surveillée ?

« Consumare le suole delle scarpe », user les semelles de ses chaussures. Cette expression italienne définit le métier de journaliste tel que je le conçois. Respirer l'ambiance, saisir une tension, les peurs, la vérité directement par le contact de la rue, sans intermédiaire. C'est ça, être journaliste. Alors être sous escorte 24 h/24, c'est dur.

Quatre policiers veillent sur moi, avec une voiture blindée, depuis cinq ans. Je ne peux rien faire sans eux, pas même sortir sur mon balcon. Tout le monde sait que j'habite là. C'est un peu comme une prison. Mais je ne partirai pas d'Ostie : c'est ma ville. Si quelqu'un doit partir, c'est la mafia, pas moi.

Cela ne m'empêche pas de continuer à faire mon travail, à enquêter, écrire des livres, m'exprimer sur les réseaux sociaux... Mais le terrain ? Impossible. Comment parler avec des sources qui souhaitent rester anonymes alors que des policiers m'encadrent ? Les carabinieri (les gendarmes italiens, NDLR)

sont dans l'obligation d'écrire et de rapporter ce qu'ils entendent de compromettant. C'est bien loin du secret des sources, pilier fondamental de mon métier.

Alors, parfois, j'essaie de rencontrer des personnes à la rédaction de mon journal, de m'arranger autrement. Mais c'est très difficile : la mafia continue à me menacer régulièrement. Dernièrement, ils ont même menacé mes enfants. Ils n'arrêtent pas parce que moi-même je n'ai jamais arrêté d'écrire.

En mai 2013, dans « La Repubblica », vous révélez les méthodes du clan Spada : racket, violences, corruption autour du littoral romain.

Ostie, c'est le quartier où je suis née et où j'habite encore. A l'époque, je voulais démontrer par mon travail que les clans qui opéraient sur le territoire étaient mafieux et non « simplement » criminels. Code pénal en main, j'ai étudié notre article 416 bis qui décrit les conditions de qualification d'une organisation mafieuse. Contrôle du territoire, force d'intimidation, capacité d'imprégner le tissu économique, omerta... le clan entrainé dans cette catégorie.

J'enquêteais plus particulièrement sur un des plus beaux établissements balnéaires d'Ostie. Je voulais découvrir comment les Spada avaient réussi à en obtenir la concession. Tout est parti d'un enregistrement audio d'Armando Spada, qui intimait à un fonctionnaire haut placé de la Ville de lui concéder un des plus beaux bains privés de la plage, l'Orsa Maggiore, géré depuis trente ans

par une famille tout à fait en règle. En une semaine, l'établissement revenait aux Spada.

Lorsque j'ai décidé d'aller sur place me confronter au personnage, je n'étais pas seule : deux journalistes télé étaient avec moi. Quand le « boss » a aperçu la caméra, il m'a séquestrée, menacée de mort, dit qu'il me le ferait payer si j'osais publier ce que j'avais découvert. Mais je n'ai pas hésité. Une fois mon enquête terminée, je suis allée le dénoncer. C'est ce jour-là que ma guerre contre la mafia a vraiment commencé.

Comment avez-vous osé franchir le pas de la peur pour révéler ces informations ?

Je voulais démontrer à mon fils qu'il n'était pas juste de rester sur la peur, d'accepter ainsi tacitement la mafia. Il fallait les dénoncer. Franchement ? J'ai eu peur. Mais je crois que la peur est une des faces de la médaille. L'autre, c'est le

courage. Impossible d'être courageux sans ressentir de la peur. Et une fois lancée, j'ai tout écrit, tout raconté. Je n'ai rien caché. Rien.

La montée de mouvements populistes, dont le Cinq Etoiles italien, a-t-elle un impact sur la mafia ?

Ce que je peux en dire, ce sont des observations : au départ, les Spada avaient déclaré voter pour le mouvement Cinq Etoiles. Depuis, ils ont choisi l'extrême droite italienne CasaPound.

A Rome, les politiques, comme mon journal d'ailleurs, ont ce sentiment que la mafia n'existe que dans le sud de l'Italie. Mais c'est faux ! Ce que l'on nomme chez nous « mafia », c'est du crime organisé : il n'y a pas qu'à Rome, pas qu'en Italie d'ailleurs. Chez vous aussi, via de la corruption, des procédures judiciaires extrêmement longues... N'est-ce pas exercer une pression insidieuse qui s'apparente à des pratiques mafieuses ?

Beaucoup de nos politiques ne voulaient pas voir la réalité en face, se persuadant que les problèmes sont loin de Rome, au sud... C'était plus facile. Alors, lorsque l'Etat a entrepris une vingtaine d'arrestations à Ostie en 2017, c'était trop tard. Dans la ville, tout le monde pense avec la mafia. Si vous voulez y ouvrir un magasin, le premier réflexe, c'est d'appeler les Spada, pas de se faire aider par l'Etat. C'est l'« anti-Stato », « l'anti-Etat », comme je l'appelle.

Quel regard portez-vous sur l'état des démocraties européennes aujourd'hui ?

Je crois qu'il y a une dérive populiste qui profite à l'extrême droite. Je suis très préoccupée par le rôle du journaliste dans ce contexte. En Italie, les populistes ont plusieurs fois clamé ne pas croire en notre profession, à l'ère des « fake news ». Faire ce métier la « tête haute » est devenu très difficile. Les

puissants et les mafieux essaient de nous intimider et de nous ôter l'envie de découvrir la vérité. Malheureusement pour eux, il existe des journalistes qui croient vraiment au métier de journaliste, à celui de raconter la vérité, quitte à se retrouver seuls et isolés. Personne n'a le droit de nous dire quoi écrire. ■

Propos recueillis par
MARIE THIEFFRY

Federica Angeli

Federica Angeli est journaliste, chroniqueuse judiciaire et de faits divers depuis vingt ans pour le journal « La Repubblica ». Menacée de mort à la suite de ses enquêtes sur la criminalité organisée de la mafia d'Ostie, en région romaine, elle vit sous protection policière permanente depuis 2013. Un film sur son parcours de journaliste est en préparation.